

La forme des ombres

Lamia s'est laissé surprendre par le temps. Le contour de ses yeux s'est fissuré de ridules qui donnent à son regard marron une intensité qui rend curieux, une géographie qui nous interroge sur sa façon de voir les choses.

Elle est assise dans leur cuisine dans un quartier éloigné de la banlieue de Toulouse, devant une table en bois ronde couverte de fioles. Elle a oublié quel mélange doit l'aider à s'endormir. Dormir pour récupérer de tout ce qu'elle ne cesse d'accumuler.

Elle fixe les récipients décidée à en choisir un, et son corps s'engourdit lentement. Sa mémoire lui revient. Elle l'avait posé là. Elle l'étiquette. Elle le boira ça ne presse plus.

Elle ne sait plus depuis combien de temps elle n'a pas vu Alberto mais laisse ce souvenir volontairement flou. Elle aspire à ne plus se faire mal, ce qu'elle veut : être en apesanteur.

Il dit qu'il est près d'elle, elle lui exprime qu'il n'est pas là. Il essaye de se rattraper. Elle essaye de l'attraper. Elle se lève et se déplace lentement vers l'atelier. Sa chevelure flotte encore longtemps derrière elle. Elle dissimule ses larges hanches sous trois épaisseurs de tissus.

Diluer le temps, l'ouvrir, le vider de son contenu. Personne ne peut faire cette expérience à sa place. Personne ne sait ce qu'elle cherche précisément. Elle fait la moue, elle imagine qu'il la regarde. Elle ne sait plus quel jour on est. Il doit rentrer, elle veut qu'il rentre.

Dehors, pas un souffle d'air, trois mouches qui volent. Dedans des monticules d'objets. Sur les murs la lumière découpe des ombres inespérées, des terres vierges et des paysages vus d'avions, des prisons dans lesquelles elle n'a pas essayé de rentrer.

Elle regarde la peinture comme elle se rappelle un souvenir, pour ne pas oublier que ça a existé que tu as existé, qu'ils ont existés, là-bas très loin de cette réalité d'aujourd'hui, très loin de cette ville délabrée. Une banlieue dans laquelle elle se promène peu.

Un atelier comme un vieux moulin à farine qui abrite des prisonniers. Prisonniers évadés, cachés derrière les livres. Elle regarde la peinture et découvre : un labyrinthe, un canevas que ses pensées traversent pour la ramener en arrière, un refuge aux dérives de l'âme.

Cultiver l'innocence, l'imprévu, libre du regard des autres, affranchie des douleurs collectives de l'humanité. Elle voudrait jouer à la marelle comme les enfants poussent un pion, s'asseoir dans un fauteuil, puis dans un autre, puis dans un canapé, exister et rester là.

Se déshabiller de ce qui est rude, enlever des frustrations, de la pauvreté, du labeur. Elle a déjà mis de côté ses souvenirs, les a livrés à son psychanalyste pour se diriger vers quelque chose de nouveau. Mettre de la liberté dedans et autour, c'est l'exercice de sa peinture.

La voilà alanguie dans son fauteuil qui se promène avec ces femmes qui trébuchent sur leurs talons, des mondes affairés de gens qui vont et viennent, la poussière du monde qui vole, celle qui s'épaissit. S'évader avec un cheval pourquoi pas, mais c'est surtout cette idée d'avion qui commence à lui trotter dans la tête. Elle regarde les fourmis qui gravitent au-dessous des pots de fleurs et qui sûres d'elles avancent sur le carrelage, déterminées. Qu'est ce qui est nécessaire maintenant? Trouver l'avion adéquat. Est ce qu'elle pourrait le fabriquer ici, ou en faire venir un ? Elle a déjà imprimé les plans, colorié les ailes.

Construire dedans cet avion, lui donnerait un nouveau projet et pourrait l'emmener partout pour que cet ailleurs ne lui manque pas. Parce que ce dont elle a précisément peur c'est de rater quelque chose. Louper, comme si c'était mieux d'habiter à Bombay, à Paris, à Calcutta ou à New-York, qu'à Toulouse. A toutes ces villes dans lesquelles elle aimerait bien essayer de vivre pour échapper au quotidien, à la monotonie, au vide, au rien. Et pourtant ce n'est ni le vide, ni le rien, ni la monotonie qui lui font peur. Elle cherche le vide dans le Zen et n'y trouve que du plein, du trop-plein.

Elle frissonne. Elle a commencé des séries d'escaliers, qui l'emmènent loin derrière sa peinture, hors-champs. Des bleus et des gris colorés. Elle revient sur ses réserves en contraste, en opposition, mais elle ne finit pas, il faut qu'elle range. Ordonner, pour ne pas se laisser envahir. Qu'advierait-il si ce bazar qui la grignote disparaissait ? Perdrat-elle de ses hanches, ses épaules charpentées et sa longue chevelure bouclée ?

Elle rince ses brosses.

Par terre un livre posé pour être ouvert. Alberto y a glissé des images de trains. Un quai, quelqu'un qui attend, quelqu'un qui part.

Ecrire, peindre, essayer de chanter, se mettre à danser : exorcismes à un quotidien aliénant. Et pourtant ce quotidien n'a rien d'aliénant pour elle. Créatif, tout créatif, trop créatif.

Partir dans toutes les directions, parler doucement parler fort, élever la voix comme un caprice, se libérer de ses mutismes.

Elan de douceur et de hargne, elle songe alors à pétrir de la terre comme une caresse que l'on continue de donner à l'être aimé. Encore Alberto, toujours lui. Il avait dit qu'il appellerait. Des amas de terre sous plastiques se fendent de la chaleur d'Aout.

Trouver du sens comment? Elle se souvient de son adolescence quand elle nourrissait l'absurde, cette ombre qui donnait de l'épaisseur à sa vie.

L'ombre des objets a envahi le mur. Elle n'a plus envie. Ni de faire le ménage, ni de penser à lui, ni de peindre des escaliers ni de gratter de la terre, ni de dormir. Il faut qu'elle sorte, c'est plus fort qu'elle, d'ailleurs ils avaient rendez-vous. Elle enfle ses chaussures, prend un sac à la volée, monte dans un bus.

Elle pense à Clara, qui est sûre d'elle. Clara qui avance dans la vie choisissant ses métiers, ses horaires de travail, ses lieux de rendez-vous dans tous les recoins de Midi-Pyrénées.

Son amie peut arpenter la ville, cheveux aux vents, le regard clair, la démarche assurée. Clara qui sait se battre, s'habiller, choisir ses accessoires, mettre du parfum. Elle sait utiliser ses mains pour convaincre quand elle parle. Clara a beaucoup d'hommes dans sa vie mais elle n'en garde aucun. Ce ne sont pas les hommes qui l'intéressent c'est elle-même.

Lamia n'a plus envie de descendre du bus. Au bout de la ligne, elle reprend un ticket pour revenir en arrière. Elle est en avance, elle descend à l'arrêt en face du parc, marche jusqu'au café « chez Marcel ».

C'est là qu'elle a rencontré Alberto, il y a dix ans. Son ombre se tasse sur une chaise en terrasse.

Alberto, c'est moi. Mais je ne prononce pas souvent mon nom. Cela fait un an que je me promène sans papiers. Je les ai prêtés à quelqu'un qui en avait plus besoin que moi. Je suppose que je ne les reverrai plus. Ce café c'est notre lieu de rendez-vous. Avant elle me rejoignait dans les trains, après, ça a été les cafés. La vue de sa chevelure et de ses belles épaules me redonnent un peu d'énergie. Je m'assieds face à elle et commande un double express. Elle sait que j'ai peu de temps, mais elle trouve encore gentiment le moyen de me le reprocher.

J'ai le rythme des rails et des changements d'aiguillages dans le corps, les nerfs à fleur. Elle est belle avec ses joues roses, ses sourcils, ses cils noirs et ses yeux marron pétillants, même quand elle me fait des reproches.

Elle croit qu'elle est punie, que je la quitte, mais c'est moi qui me suis puni. Je n'arrive plus à cohabiter avec son désespoir. Elle se penche avec une étrange paresse. Elle essaye de me parler de ce gars qui est poursuivi par la police et qui fait les gros titres. Elle se met à parler et me raconte, avant de se raconter : « *Tu sais il paraît qu'il est dans le coin...* »

Elle devient bavarde depuis que je ne parle plus. Elle me parle de l'aventure qu'elle voudrait laisser venir à elle, de sa lassitude. Qu'elle aventure ? Elle ne veut pas connaître la mienne. Les risques, ma fatigue, la survie économique.

Je ne l'écoute plus. Je suis déjà en train de marcher le long de la voie ferrée. Combien me reste-il d'argent pour fonctionner jusqu'à demain ? Est-ce qu'il m'attendra ? Est-ce qu'il veut toujours de mon papier ? Est-ce qu'il me payera avant ou après la fin du mois ?

Lamia : « *Tu reviens quand ?* »

*-Dans deux jours.*

*-C'est ce que tu m'as dit la dernière fois.*

*-J'ai tenu ma parole. »*

Mon ombre paye le café et disparaît au milieu de la foule.

Lamia dessine, et moi j'écris. De plus en plus vite pour gagner ma vie. Pierre est le commanditaire de mes articles pour sa thèse de sociologie. C'est un peu compliqué, ça concerne le monde du travail à la SNCF et la politique. Mais Pierre est pragmatique, il a besoin de finir sa thèse d'ici un an et comme il ne peut être au four et au moulin...

Il est là, il a eu le temps de lire mon papier, Il me paye en liquide. La nuit tombe, il veut m'offrir un verre. Le prochain article sera sur la grève des cheminots. Ils doivent se réunir à la gare de Saur, c'est à une trentaine de Toulouse en TER. Ce soir je dors chez lui, il habite dans un quartier pas très loin de la voie ferrée. Demain je prendrais le premier train. Nous arrêtons dans ce grand bar sur un terrain désaffecté de la gare, un no man's land où les gens font la fête. Dans cette soirée il n'y a presque que des femmes.

Sophie se présente. Elle a de l'énergie à revendre, une tignasse noire et un visage à la Modigliani. Elle parle très vite et avec un enthousiasme débordant. Et puis de temps en temps

elle rit. Ce sont des univers entiers qui s'ouvrent et des d'histoires sur la culture des sols et la germination des graines. Elle rit très fort, se penche vers moi, décolleté en prime, me dit qu'elle revient, quitte le comptoir.

Mélanie joue du piano, je la reconnais. Je retrouve la sensation de mon rêve, quand les touches s'enfoncent n'importe comment. Elle vient s'asseoir.

Elle a le regard bleu acier et un nez particulier. C'est la ride au milieu des yeux qui s'est accentuée. Elle parle beaucoup. Elle aborde des sujets de conversation qui l'intéressent, ceux qui la travaillent. Ça a toujours un lien avec l'action et avec son mérite. Il est vrai qu'elle est douée. Elle pourrait faire ci et faire ça. Alors oui il faudrait qu'elle fasse ci et ça. Construire des projets cohérents, bien pensés sur le développement du quartier, sur les rapports sociaux alternatifs. Ses mains tapotent le zinc en démangeaison de clavier.

Dehors, un court orage a rafraîchi la cour laissant la brume envelopper la nuit, laissant le silence s'appesantir aux fracas de nos rythmes.

J'ai le ventre noué, je voudrais aller me coucher, mais j'ai besoin de l'argent de demain. Ce qu'il m'a donné va combler un trou de banque. Alors je reste pour gagner la confiance de Pierre, par devoir de complicité.

Mélanie recommence à parler. Paroles sans fin, aux expressions virtuoses mais sans contenu, je préfère les histoires de Sophie.

Maintenant je décide d'attendre Pierre. Tenir la porte ouverte sans qu'elle bouge ça implique de ne pas bouger. Alors pendant ces minutes très longues je m'évade. Je redeviens absent aux autres et à moi-même, concentré sur mon hypothétique mission.

Le piano est libre. Je m'avance, Je m'assieds. Je cherche avec mes doigts un morceau que je connaissais avant. Je ne peux pas faire abstraction des gens, jouer comme j'en a envie.

Alors je commence un Tom Waits que je connais. Mon corps suit la musique doucement avec la mémoire des doigtés aléatoires que je lui avais collé. Au lieu de me cacher, je vais jouer. Mes mains frappent le clavier.

Mélanie quitte le bar pour danser. Tourner, tourner. Éprouver le chaos. Battre la mesure, la pulsation. Elle suit un rythme, l'entraîne comme un défi, une provocation.

J'improvise dedans, dans une pulsation que je possède, que nous relâchons, qui nous retient, qu'on laisse aller pour la reprendre.

Sophie est revenue avec deux verres. Elle a le regard qui brille du souvenir des nuits de toutes les fêtes. Elle a un air confortable, elle est plus que détendue. Elle a le sourire béant et une façon de s'en foutre qu'elle essayera de garder avec elle. J'ai envie de la prendre de l'amener dans un coin, de caresser son grand corps. Mais c'est Lamia que je veux retrouver au bout de la nuit, Demain.

Pierre me ramène chez lui. Départ six heures, c'est dans trois heures.

Toulouse-Matabiau, cinq heures quarante-cinq. Sur les quais, je sais que ce n'est pas moi que l'on traque mais à cause du gars qui est recherché je dois être vigilant. Déjà deux nuits que les gares sont envahies de policiers qui se promènent, qui sont en contact par radio. C'est difficile d'être naturel quand on pas de papiers, du liquide plein les poches. Je tripote mon billet à travers ma chemise. L'air est saturé, les gens sont tendus.

Filmer des trains en marche c'est ce que je savais faire de mieux il y a quelques années. Monter une grue, faire un panoramique, poursuivre caméra à l'épaule la vie du rail. On faisait des films institutionnels pour la SNCF Un travail à deux techniciens vidéastes que j'ai pratiqué pendant dix ans avec mon ami Antoine réalisateur de métier.. Je devais rester discret, je faisais mon boulot. Ça m'a beaucoup appris. Tout voir en même temps sans être vu. Alors



pour les cheminots, je fais partie du paysage. Quand Antoine est décédé je n'ai pas pu continuer.

J'aimerais mieux écrire des histoires que ce papier sur la SNCF.

Cette femme est raide sur son siège. Son compagnon est penché en avant. « *Ce n'était pas contre toi, tu comprends ?* » Elle reste tendue et fait la moue. Chacun sa logique, chacun ses crises de nerfs. Cette fois-ci, il l'attaque de front : « *Je ne t'ai pas dit ça.* »

C'est la contrôleuse qui réveille mon voisin d'en face. Il a beaucoup dormi, oublié de descendre, va devoir descendre pour remonter.

Sur la banquette de l'autre côté du couloir, une mère et son fils dorment enlacés tous les deux. Elle a le visage enfoui dans ses genoux, la tête penchée en avant. Un peu plus tard, elle prend l'enfant engourdi et le berce, lui dit des mots doux, des mots de réveil. J'envie leur facilité à s'abandonner. J'aimerais tellement pouvoir le faire.

Une armada de contrôleurs viennent de monter. Le train s'immobilise en gare longtemps. Je reste neutre, transparent, je respire. De toute façon, j'ai mon billet. Laisser les choses se faire, Ne pas sur-réagir.

Un homme debout fouille fébrilement dans son sac pour en sortir...un pistolet, non, un livre. En face de moi s'installe une jolie jeune fille, la vingtaine le regard pétillant, les yeux brillants, toute la jeunesse dans cette fraîcheur de teint et cette espièglerie qui donne envie de n'en penser pas moins, pour se rallier à la diablerie. Ce que j'imagine de l'ivresse des autres m'enivre plus que l'alcool absorbé dans la nuit.

D'autres femmes s'installent du même côté, de l'autre côté du couloir.

Je regarde leurs ongles limés, et je vois des bureaux tranquilles, des vies de papier, des touches, des claviers.

Le contrôleur annonce : « *Simple routine de contrôle. Mesdames et Messieurs veuillez descendre s'il vous plait et présenter vos papiers.* »

L'ombre du train sur le quai se profile majestueuse.

L'homme debout s'assied à côté de la jolie jeune fille, côté couloir. Je pense que comme moi il se promène sans. Je vois dans son regard bleu qu'il ne se laissera pas faire. Il plaisante cherchant quelque complicité avec sa nouvelle voisine. Je ne bouge pas, je pense à Lamia. Si on me demande quelque chose je me ferais passer pour un Espagnol. Je respire doucement intégrant ma nouvelle peau. Fermer les yeux sans s'endormir.

Je la vois elle, qui erre dans son atelier, ses cheveux lourds et bouclés qui descendent sur ses épaules rondes, son long nez de travers qui lui donne l'impression de savoir où elle va alors que c'est tout le contraire, et sa bouche rieuse tellement désespérée parfois.

Si je ne reviens pas demain, elle dira que je suis paranoïaque, que j'ai inventé ce qui m'est arrivé, qu'elle en a marre de m'attendre.

Je saurais lui dire que je l'aime.

Le train repart, ils proposent au jeune homme de les suivre...La jeune fille a mis son casque sur les oreilles. Ils m'ont oublié...

L'ombre du train se déforme immense, penchée en avant, conquérante de l'espace.

La mienne joue à cache-cache avec la réalité, avec demain...

Lamia a pris son somnifère et sombre dans un sommeil sans suspicions.